

Le Monde en pages

Le Bureau des reptiles

De

Marcel-Sylvain Godfroid



Animation de l'atelier :

Daniel Simon

Dossier :

Jean-Marie Delgrange

«*C'est quoi un Noir? Et d'abord, c'est de quelle couleur?*» Ce sont les mots de Jean Genet dans Les Nègres...

I. Quelques repères objectifs

1874-1877 : exploration du fleuve Congo par Henry Morton Stanley

1876 : fondation de l'Association Internationale Africaine (AIA) par Léopold II de Belgique

1879 : retour de Stanley au Congo pour coloniser des terres au travers de l'AIA

1885 novembre -1886 février : Conférence de Berlin

1886 : Léopold II de Belgique devient roi de l'État Indépendant du Congo (EIC)

1908 : Léopold II de Belgique cède l'EIC à la Belgique, naissance du Congo belge, charte coloniale pour la gestion du Congo et scandales dans la presse belge

II. La difficulté de dire l'histoire

On a beaucoup écrit, et plus encore depuis une dizaine d'années sur le Congo, ex-belge, la colonisation, et en des sens divers voire contradictoires.

▪ Wikipédia

Les contributeurs de l'encyclopédie en ligne Wikipédia sont fort divers, leurs points de vue aussi et il n'y a pas d'unité éditoriale. Les références bibliographiques sont éclairantes pour situer les sources de l'auteur et, partant, les orientations de l'article.

Le long article http://fr.wikipedia.org/wiki/Colonisation_du_Congo a été fort critiqué dans la "communauté Wikipédia" pour son manque d'objectivité. En effet, s'il fournit beaucoup de détails, il est unilatéralement favorable à Stanley, à Léopold II et à son "oeuvre" au Congo. Les références bibliographiques sont fort anciennes (presque toutes antérieures aux années 1940).

L'article consacré à Léopold II est plus nuancé même s'il rest fort hagiographique : http://fr.wikipedia.org/wiki/L%C3%A9opold_II_de_Belgique#cite_note-10

Quant au très long article consacré à "L'état indépendant du Congo", il est plus nuancé. http://fr.wikipedia.org/wiki/%C3%89tat_ind%C3%A9pendant_du_Congo . Il fait une large part aux questions économiques et il n'éluide pas les critiques formulées à l'encontre de Léopold II. Enfin, ses sources bibliographiques sont beaucoup plus récentes. Y compris la citation du roman de M-S Godfroid!

Jules Marchal et l'association CoBelCo

Depuis l'an 2000, cette association met en ligne sous le site CoBelCo.org, une ample recherche sur "L'Histoire de la colonisation du Congo belge"

(<http://www.cobelco.info/presentationfs.htm>). La très ample *Première partie: Histoire de la colonisation belge du Congo* couvre la période 1876-1910. Il est intéressant de la citer ici parce qu'elle s'appuie sur les recherches de Jules Marchal à qui l'auteur du *Bureau des reptiles* dit devoir beaucoup (p. 527).

<http://www.cobelco.info/Histoire/congo1text.htm>

▪ "Congo, une histoire"

On n'oubliera pas le travail impressionnant (864 pages) de David Van Reybroeck qui a fait l'objet d'une séance de l'atelier littéraire¹. On rappellera qu'il s'agit tout à la fois d'une recherche abondamment documentée et d'une œuvre littéraire fort personnelle que son éditeur présentait comme "Le livre du Congo, un essai total écrit comme un roman". (Actes Sud, 2012).

▪ Le point de vue rigoureux de l'historien

Jean Stengers est sans doute un des meilleurs historiens de la Belgique. Il a consacré à l'histoire du Congo un livre qui fait autorité : *Congo, mythes et réalités*, (éd. Duculot, 1989, rééd. 2007).

Parlant de la cession obligée à la Belgique de l'état indépendant du Congo, l'auteur dit : qu'en 1908, " le Congo offre le spectacle unique- au début du 20^e siècle- d'un pays d'outre-mer pauvre dont une partie des ressources va être mise à la disposition d'un pays riche européen "

Ce page (p. 190) dit bien, de façon nuancée et objective, le point de vue de l'historien :

Dès 1884 le roi Léopold II envoya des ingénieurs prospecter les ressources du Congo. Leur mission s'avéra assez difficile car ils devaient être encadrés par des militaires qui durent se battre avec des trafiquants et des braconniers. Assez rapidement la Belgique découvrit deux ressources : d'abord l'ivoire qui allait alimenter jusqu'à 85% du commerce mondial, ensuite le caoutchouc (le latex) mais dont l'exploitation inhumaine fera grand bruit jusque dans les années 1920. On y reviendra.

Les atrocités du système léopoldien (1891-1906)

En 1891, la souveraineté du roi Léopold II et de son monopole sur le Congo (E.I.C.) entra en vigueur jusqu'en 1906, permettant à la Belgique d'exploiter directement les ressources de ce pays à son profit ainsi que de percevoir l'impôt en nature.

Une "Charte Coloniale" entra ensuite en vigueur à partir du 18 octobre 1908, fondant la base de l'organisation politique du Congo belge et la nature des relations entre ce pays et la Belgique.

Malgré l'oeuvre pacifique et parfois même scientifique (ethnologique) des "Pères Blancs" et l'opinion négatif des Européens à l'égard de toute forme d'oppression des indigènes, l'asservissement des Noirs sera encouragé par le gouvernement belge, officiellement pour "développer le Continent Noir", mais nul n'était dupe, il s'agissait en fait pour la Belgique d'en tirer comme d'autres pays sans scrupule, toutes les richesses à son profit.

Ainsi protégée par un cadre légal, loin des regards désapprobateurs, entre 1885 et 1908 la Belgique réduisit au travail forcé des millions de Congolais dans la brutalité.

Les Français seront tout autant visés par le travail forcé des Noirs au Congo-Brazza. Le cinéaste Marc Allégret et l'écrivain André Gide s'y rendront en 1926-1927 et rapporteront un film et un livre intitulé "Voyage au Congo", des documentaires pamphlétaires critiquant violemment le colonialisme. Ces publications déclencheront une commission d'enquête.

¹ Le dossier du « Congo une histoire est encore disponible sur demande

III. Note sur l'exposition universelle de 1897

L'Exposition internationale de Bruxelles de 1897 est une exposition universelle qui s'est tenue à Bruxelles, en Belgique, du 10 mai au 8 novembre 1897.

L'exposition s'est déroulée sur deux sites différents. Le premier était situé au Parc du Cinquantième à Bruxelles et le deuxième, à Tervuren, consistait en une section coloniale consacrée à l'État libre du Congo, propriété personnelle de roi Léopold II. Les deux sites étaient reliés par une nouvelle ligne de tramway et par l'avenue de Tervuren, également tracée à cet effet. L'exposition coloniale s'est tenue au Palais des Colonies (même si seul l'État libre du Congo y était représenté), conçu par l'architecte belge Albert-Philippe Aldophe. Dans le hall principal, Georges Hobé avait conçu une structure en bois de style Art nouveau évoquant la forêt. Hobé a utilisé le bilinga, un arbre africain. L'exposition présentait des objets ethnographiques, des animaux empaillés et dans le « Hall des grandes cultures », des produits provenant du Congo, comme le café, le cacao et le tabac. Dans le parc, un village congolais fut construit, où soixante Africains ont vécu pendant la période de la foire dans un zoo humain. Le succès de cette exposition a conduit à l'établissement du Musée royal de l'Afrique centrale en 1898.

Zoos humains

“Défense de donner à manger aux indigènes ” : Autour de 1900, nos grands-parents et arrière-grands-parents se sont précipités pour voir d'authentiques “sauvages” montrés comme des bêtes de foire.

À l'occasion de l'Exposition universelle de 1897, Léopold II fit construire dans le domaine royal de Tervuren le "Palais des colonies" conçu par l'architecte belge Georges Hobé dans le style art nouveau de l'époque. Il était à l'origine destiné à éveiller l'intérêt et la curiosité du peuple belge pour ce qui était à l'époque l'« État indépendant du Congo » (1884 à 1908). L'exposition temporaire qui y fut aménagée faisait la part belle à côté des "curiosités" du Congo, animaux empaillés et objets d'intérêt ethnographique, aux produits d'exportation : le café, le cacao, le tabac et les essences forestières. Dans le parc parmi d'autres "attractions" plusieurs dizaines de Congolais logés dans des villages africains reconstitués étaient offerts aux regards des visiteurs. Sept d'entre eux y moururent de maladies ou de froid².

<http://www.monde-diplomatique.fr/2000/08/BANCELE/14145>

² Pour la petite histoire, on lira avec plaisir la page du *Soir* : "En tram à l'Exposition coloniale de Tervueren en 1897" (11 mai 2012)

<http://blog.lesoir.be/jour-apres-jour/2012/05/11/en-tram-a-l'exposition-coloniale-de-tervueren-en-1897/>

IV. Marcel-Sylvain Gofroid



D'un nouvel auteur, on sait peu de choses, surtout s'il n'a pas l'heur d'être français!

Marcel-Sylvain Godfroid est né à Saint-Hubert, en Belgique. Il a été journaliste, scénariste et attaché de presse dans un cabinet ministériel. Il partage aujourd'hui son temps, avec son épouse, entre Bruxelles et les Cévennes.(Vialas dans le Gard cévenol). Il n'en n'est pas moins un auteur "bien de chez nous".

À 65 ans, il publie son premier roman. Il dit lui-même qu'il ne compte pas en rester là et qu'il se regarde comme "un jeune romancier prometteur, avec des romans en chantier pour les cent ans à venir".

V. Le Bureau des reptiles

« Leçon de journalisme, leçon d'histoire mais d'abord roman »... (Colette Bræckman)

Un roman sur la Belgique au Congo, à l'époque de Léopold II

Si le Congo de Léopold II a inspiré les plus grands des romanciers britanniques ou américains (Conan Doyle, Mark Twain et...) en Belgique, cette page controversée a été livrée aux seuls historiens et peu d'œuvres de fiction ont été consacrées à cette époque où Léopold II luttait à la fois contre l'indifférence de ses compatriotes et pour la reconnaissance internationale de l'Etat indépendant du Congo. Marcel-Sylvain Godfroid vient de combler cette lacune avec un premier livre qui se révèle magistral : le bureau des reptiles.

D'emblée, le ton est donné : le dit « bureau » désigne, aux yeux de l'auteur, les proches de Léopold II qui avaient été chargés de défendre l'entreprise coloniale. Ils engageaient le fer avec la presse britannique qui ne ménageait pas ses critiques, ils ramenaient l'exploitation du caoutchouc aux normes d'une simple exploitation commerciale, diffusaient des textes élogieux à propos de la « mission civilisatrice »... Bref ils se livraient à un méthodique travail de propagande, surveillant

tout particulièrement la presse belge de l'époque, menaçant les uns, flattant et rétribuant les autres. En première ligne figurait le journal l'Etoile, proche du Palais et abreuvé d'informations qui permettaient à ses journalistes de défendre au mieux l'honneur du Roi et le bien fondé de son action au Congo. Jusqu'à ce qu'un grain de sable se glisse dans cette belle machine bien huilée : le doute jeté dans l'esprit d'un jeune journaliste, Leo Dover, par une lettre venue du Congo. Une missive accusatrice, accablante, dénonçant le travail forcé, les châtiments corporels et aussi les atrocités commises au nom de la civilisation.

Léo Dover décide alors de rechercher la vérité, quel qu'en soit le coût. Mais ce n'est pas dans les forêts du Congo qu'il mène l'enquête. Ses pas le portent plutôt dans les salons bruxellois, dans les coulisses du palais, les salles de rédaction. Il dénoue un à un les liens qui unissent un très petit groupe d'hommes, discrets et sans scrupules et finit par retrouver le major Fonck, le héros des Portes de l'Enfer, un homme qui fut l'impitoyable artisan de la mise en esclavage des Noirs et qui finit ses jours dans un hospice bruxellois, transi de fièvre et hanté par le souvenir de ses crimes.

C'est là tout l'intérêt de l'ouvrage : il reconstruit magistralement l'ambiance de l'époque, rappelle les intrigues du palais, les mœurs des bourgeois d'alors, nous fait revisiter le Bruxelles du 19ème siècle finissant.

Pour remonter ainsi le temps avec une telle vraisemblance, Marcel-Sylvain Godfroid nous a avoué avoir passé des mois à la Bibliothèque nationale, consultant les gazettes, s'imprégnant de la langue d'alors, un français châtié sinon précieux, s'informant des polémiques de l'époque et rappelant l'intérêt que suscitait le mystérieux Congo qui avait envoyé des spécimens de ses hommes et de ses richesses à l'Exposition coloniale. Il s'est particulièrement inspiré des deux seuls auteurs belges qui ont osé briser l'omerta, Daniel van Groenweghe (du sang sur les lianes) et l'ancien diplomate Jules Marchal qui inspira et documenta Adam Hochkild. Leçon de journalisme, leçon d'histoire, le livre est d'abord un roman, avec une intrigue, un suspense, un dénouement inattendu. Curieusement, avant d'être accueilli avec enthousiasme par les éditions Weyrich qui ont saisi l'intérêt de l'ouvrage, l'auteur avait frappé en vain à bien des portes, comme s'il valait mieux ne pas faire revivre auprès du grand public ces sombres pages de l'histoire de Belgique et les maintenir dans le domaine réservé des spécialistes...

Alors que la Belgique léopoldienne suscite un intérêt croissant, que se multiplient colloques et expositions, il était temps que la littérature s'emploie enfin à raviver l'imagination, sinon l'indignation d'un large public...

<http://blog.lesoir.be/colette-bræckman?s=Godfroid>

Le romancier, ancien journaliste, parle d'un journaliste

Même s'il partage son existence entre Bruxelles et les Cévennes, Marcel-Sylvain Godfroid est un auteur bien de chez nous puisqu'il est originaire de Saint-Hubert. Ancien journaliste, scénariste et attaché de presse dans un cabinet ministériel, il vient de publier un roman paru aux Éditions Weyrich de Neufchâteau, Le Bureau des reptiles. Titre étonnant à première vue, dont l'auteur explique l'origine.

«Le Fonds des reptiles était le nom que donnaient les journalistes au bureau de presse chargé de faire la propagande de l'État indépendant du Congo et de soudoyer les journalistes au sein de l'administration congolaise, sous l'autorité de Léopold II. J'ai préféré appeler cette officine le Bureau des reptiles pour une question d'euphonie et aussi pour donner un côté thriller à mon roman», nous a-t-il expliqué.

À peine sorti, l'ouvrage a déjà rencontré un écho dans la presse, plus précisément dans le journal *Le Soir*, sous la plume de la chroniqueuse Colette Braeckman, spécialiste du Congo. Nous ne pouvons d'ailleurs qu'abonder dans son sens quand elle parle ici d'une œuvre magistrale. C'est exactement le terme qui convient et il se justifie d'autant plus que, comme le signale la chroniqueuse – et nous citons ici ses propos –, «Marcel-Sylvain Godfroid, avec ce livre, comble une lacune car peu d'ouvrages de fiction ont été consacrés à cette époque où Léopold II luttait contre l'indifférence des Belges et pour la reconnaissance internationale de l'État indépendant du Congo».

Léo Dover, un journaliste bien sûr

Le personnage principal de l'histoire, Léo Dover, est un jeune journaliste belge qui s'est toujours montré un ardent défenseur du roi Léopold II. Nous sommes à la toute fin du XIXe siècle et il va découvrir la lettre d'une religieuse qui dénonce les atrocités commises au Congo. Dès lors, ses convictions vacillent et il se lance à la recherche de la vérité.

Cette recherche se fera surtout à Bruxelles, dans les salons de la capitale, les coulisses du palais, les salles de rédactions, comme le résume bien Colette Braeckman.

Le Bureau des reptiles se révèle ainsi un roman qui évoque un terrible scandale ayant entaché l'histoire de la Belgique: la persécution des Noirs. Marcel-Sylvain Godfroid a passé des mois à se documenter soigneusement pour écrire son livre. Le résultat est là: il nous plonge dans le monde du journalisme, mais aussi dans l'histoire coloniale au travers d'un ouvrage qui se révèle passionnant dès la première page et dont l'écriture séduit d'emblée le lecteur. À dévorer jusqu'à la fin.

http://www.lavenir.net/article/detail.aspx?articleid=DMF20131009_00372235

Une dénonciation et une évocation du Bruxelles de 1897

« Ainsi que je l'ai écrit un jour...., l'exploitation rationnelle du pays passe par l'élimination d'une grande partie de sa population ; je parle des habitants les plus faibles, ceux qui ne nous sont d'aucune utilité.... » (p. 386). « Trancher la main d'un enfant n'est rien, puisque ce geste nous permet de retrouver l'instinct primordial.... » (p. 396). C'est ce genre de considérations que le personnage central du livre, le journaliste Léo Dover, découvre dans la calepin du major Fonck.

Autant le dire d'emblée : on ne sort pas indemne de ce livre, pas plus qu'on ne sort rasséréné des *Bienveillantes* de Jonathan Littell. En toile de fond de ce dévoilement des atrocités commises au Congo: le journal *L'Etoile* voué à la glorification de l'entreprise coloniale, le Bureau de presse de l'Etat indépendant du Congo, surnommé le Bureau des reptiles, son redoutable directeur, le vicomte Van der Linden, et l'ombre portée de Léopold II.

Le récit interpelle aussi une des problématiques majeures de notre temps : le pouvoir de la presse, sa liberté d'expression, sa sujétion. Par ailleurs, cette fin du XIXème se trouve, comme notre époque, à un moment de transition : on passe du dessin à la photographie ; on peut penser qu' on chemine de l'ombre à la lumière, du mensonge à la vérité. Et ce sont d'ailleurs des « rouleaux de pellicule souple qu'on emploie avec les nouveaux appareils Kodak » (pp. 401-402) et une photographie qui ne se dévoilera qu'en fin de livre qui constituent un des fils conducteurs du récit.

Sur fond de recherche de vérité concernant notre politique coloniale, se développe, comme dans une tragédie grecque, le thème du parricide, sur un double leitmotiv : celui du roi, père de la Nation, dont Léo Dover, à un moment, se demande s'il n'est pas son père, ce qui expliquerait « sa fulgurante ascension à *L'Etoile* » (p.119), celui d'un père, décédé, mais haï. Et ces deux thèmes vont trouver à se nouer en fin de récit, le même jour, d'une part, avec la gifle donnée par Léo

Dover à Léopold II, geste qui désacralise la personne du roi et, du moins symboliquement, la tue, d'autre part, avec la double révélation faite à Léo par le régisseur du domaine royal qu'il est son vrai père et le meurtrier de celui qui, jusqu'alors, avait été tenu pour le père légitime. Il est vrai qu'après avoir lu ce livre étonnant, on ne pourra plus regarder une statue de Léopold II comme auparavant, que l'image qu'on nous en avait donnée « à l'école » est bien morte...

On le voit, le livre de Marcel-Sylvain GODFROID va au-delà d'une dénonciation des atrocités commises au Congo : il l'écrit en post-scriptum : « Le romancier fait des choix. Il invente, donc il ment. Ce n'est qu'à ce prix que son roman sonnera juste » (p. 526). On s'en aperçoit en découvrant l'étonnante figure du major FONCK, démon aux prétentions artistiques, comme l'était, plus près de nous, R. HEYDRICH, le boucher de Prague.

On ne peut passer sous silence les très belles évocations de Bruxelles en 1897, de ses rues –avec l'arrivée des premières automobiles– de son petit peuple, de sa World's Fair et de son stand colonial, le très beau rendu de la salle de presse, la description émouvante du Château d'Ardenne où l'on pense pouvoir respirer un peu d'air pur....

On a mal en terminant ce récit, comme la Belgique a mal au Congo : « Amputée de sa colonie, elle continue d'en souffrir, elle vit dans le déni, elle refuse de débrider la plaie » (p. 525).

Marcel-Sylvain GODFROID, il y a encore tant de choses à écrire sur votre livre si dense, si riche et je ne peux ici en évoquer tous les aspects, tous les personnages. Qu'il me suffise de dire : « A lire, absolument » !

Michel WESTRADE, 11 novembre 2013

<http://areaw.org/?p=1681>

Le mal colonial

Alumni de l'IHECS — promo 1971 —, Marcel-Sylvain Godefroid vient de publier son premier roman, *Le bureau des reptiles*, qui fera du bruit. Il y est question des exactions contre les Congolais sous le règne de Léopold II. Une fiction documentée.

Ancien journaliste, scénariste et attaché politique, Marcel-Sylvain Godefroid s'est choisi un reporter pour personnage principal, les couloirs des palais et ministères pour décors principaux. Prenant comme point de départ la bonne foi de Léo Dover, son héros journaliste crédule face aux opérations de relations publiques des proches du souverain, l'auteur fait démarrer l'histoire par une prise de conscience: Dover tombe sur la lettre d'une religieuse qui dénonce des atrocités commises au Congo. S'ensuit une enquête en règle.

Un roman très bien accueilli

L'auteur “reconstruit magistralement l'ambiance de l'époque, rappelle les intrigues du palais, les mœurs des bourgeois d'alors, nous fait visiter le Bruxelles du XIXe siècle finissant”, s'enthousiasme la chroniqueuse Colette Braeckman dans son blog/Le Soir. “Un premier livre qui se révèle magistral”, affirme-t-elle, dithyrambique, avant d'ajouter “leçon de journalisme, leçon d'histoire, le livre est d'abord un roman, avec une intrigue, un suspense, un dénouement inattendu. [...] Alors que la Belgique léopoldienne suscite un intérêt croissant, que se multiplient colloques et expositions, il était temps que la littérature s'emploie enfin à raviver l'imagination, sinon l'indignation d'un large public...”function of nephron

Une indignation qui se propage lentement

Curieusement, alors que les mots “génocide” et “10 millions de victimes” sont de plus en plus prononcés, peu d'ouvrages, enquêtes, documentaires ou même fictions ont été publiés sur ce

thème à ce jour. Côté littérature, on évoque généralement en ce sens *Au cœur des ténèbres*, une nouvelle de Joseph Conrad parue en 1899 ; *Le crime du Congo*, roman de Sir Conan Doyle édité en 1909 ; *Les fantômes du roi Léopold*, *Un holocauste oublié*, signé Adam Hochschild's en 1998. Mais, peu après le centenaire de la mort du roi Léopold II (1835-1909), les témoignages commencent à se multiplier. Outre un documentaire en plusieurs épisodes sur DailyMotion, outre le thriller *Le léopard* de Jo Nesbo, paru chez Gallimard, il semblerait que Martin Scorsese soit en train de préparer une série sur ce règne de la terreur, avec Harry Belafonte dans le rôle principal.

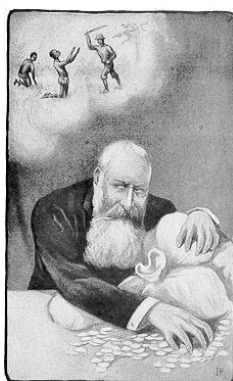
29/10/2013

<http://www.ihecs.be/news/index/index/id/360#sthash.2yHgqu7b.dpuf>

Une interview à écouter :

<http://www.weyrich-edition.be/fr/infos-lecteurs/actualites/> (descendre dans la liste)

VI. Lectures en parallèle



On l'a lu plus haut : si la Belgique est longtemps demeurée frileuse dans sa critique de la colonisation, les dénonciations, féroces souvent, n'ont pas manqué ailleurs. Certaines sont restées comme des oeuvres littéraires de valeur. M.-S. Godfroid y renvoie lui-même (p.528-529), en disant ce que son sinistre major Fonck doit à une de ces œuvres.

Arthur Conan Doyle, 1909

Arthur Conan Doyle, *Le Crime du Congo Belge*, Londres, 1909 (traduction : édition Les Nuits Rouges, 2007). Postface de Colette Brækman

Dans sa préface Conan Doyle écrit (p. 76) : "Beaucoup d'entre nous en Angleterre considèrent le crime qui a été commis sur les terres congolaises par le roi Léopold de Belgique et ses partisans comme le plus grand crime jamais répertorié dans les annales de l'humanité. Je suis personnellement tout à fait de cette opinion. »

Contrairement à ce que son titre peut laisser croire, ce texte n'est pas une aventure inédite de Sherlock Holmes, mais un pamphlet de son créateur qui voulut enquêter lui-même sur les

massacres et atrocités perpétrés entre 1885 et 1908 dans " l'Etat indépendant du Congo ", propriété personnelle du roi des Belges, Léopold II. La rapacité du roi et des compagnies concessionnaires entraîna l'asservissement des paysans congolais, mobilisés pour " faire du caoutchouc ". Plusieurs millions d'entre eux y laisseront la vie, assassinés, affamés ou rendus malades. L'opinion mondiale retint surtout ces clichés d'enfants aux mains coupées, celles que les tirailleurs de la Force publique ramenaient aux officiers blancs pour prouver qu'ils n'avaient pas gaspillé leurs cartouches...

Tout comme à cette époque Félicien Challaye, secrétaire de Brazza lors de son inspection menée sur la rive " française " du Congo en 1905, Doyle se réclame d'un colonialisme soucieux de l' " amélioration de la condition des races indigènes ", et peut-être plus encore de la " liberté du commerce ". C'est-à-dire, dans sa conception, celui que pratiquaient les Anglais - oubliant la quasi-extinction des premiers Australiens - et, dans une moindre mesure, les Français, bien qu'ils eussent adopté l'essentiel du système léopoldien dans leur colonie congolaise, où le pillage des ressources caoutchouteuses, quoique moins abondantes, était aussi intense. C'est ce qui ressort du texte implacable de Challaye, publié par Charles Péguy en 1906 dans ses Cahiers de la quinzaine, malgré la modération de son expression.

L'éditeur de la traduction donne du livre une longue et fort éclairante présentation :

<http://les.nuits.rouges.free.fr/spip.php?article13>

Mark Twain, 1905

Mark Twain, *Le soliloque du roi Léopold*, édition originale, Boston, 1905,

Texte (anglais) : <http://msuweb.montclair.edu/~furg/i2l/kls.html>

Traduction française de Jean-Pierre Orban, éd. L'harmattan, 2004, 62 pages

Un maître des lettres américaines

Connu en Europe pour *Les Aventures de Tom Sawyer* adapté pour les enfants, Mark Twain est l'auteur d'une œuvre immense : récits autobiographiques et de voyage, essais, contes et romans tels que *Les Aventures de Huckleberry Finn* d'où « toute la littérature moderne découle » selon Hemingway. Aujourd'hui, on découvre de plus en plus ses textes politiques où, sans se départir de son humour, il s'attaque notamment aux tentations impérialistes tant de l'Europe que des Etats-Unis.

Le Soliloque du roi Léopold de Mark Twain, un des classiques les plus féroces contre le colonialisme, œuvre du père incontesté de l'humour littéraire américain. D'autant que 2008 représente le centième anniversaire de la cession du Congo à la Belgique par Léopold II, à la suite d'une campagne dans laquelle ce livre aura joué un rôle indubitable.

Quand Twain s'en va-t-en-guerre Début du 20 e siècle : la campagne contre la gestion de l'État indépendant du Congo sous le roi des Belges Léopold II bat son plein. Partie d'Angleterre, elle s'étend à l'Europe continentale et aux États-Unis. En France, Charles Péguy prend position. En Angleterre, Conan Doyle dénonce les conditions réservées aux indigènes dans la récolte du caoutchouc. Aux Etats-Unis, Mark Twain est sollicité pour écrire un pamphlet. Ce sera *Le soliloque du roi Léopold*, dans lequel le grand humoriste met en scène un monarque monologuant contre ses critiques et sur sa mission civilisatrice. Cette charge virulente et baroque est, depuis, devenue un classique de la littérature anticolonialiste.

<http://www.congovision.com/images/Twain.Soliloque.2008.pdf>

Le Michael Moore du XIXe siècle

Mark Twain, le Michael Moore du XIX^{ème} siècle, tire à boulets rouges sur la figure de Léopold II.

Le soliloque du Roi Léopold de Mark Twain m'a ouvert les yeux sur toute une partie de notre histoire : On y voit le Roi éplucher et commenter les divers rapports sur les atrocités commises par/sous son administration au Congo.

On y découvre un Roi presque shakespearien, un mythe ambulant, un monstre sacré qui balaye du revers de la main toutes les accusations dont il fait l'objet. Tant la richesse théâtrale du personnage lui-même que le récit des atrocités m'ont bouleversés. Pour ce qui est de Léopold II, ce qui m'intéresse c'est qu'on est clairement dans une pièce de théâtre, il n'est pas ici question de réalisme ou de pièce historique ; le personnage est exagéré, il peut s'avérer tour à tour très drôle, cynique ou brutal. C'est un pamphlet. Comme le fait Michael Moore avec G.W. Bush, Mark Twain tire à boulets rouges sur la figure de Léopold II.

Jean-Michel d'Hoop à propos de la création théâtrale de l'œuvre, en 2005

<http://www.pointzero.be/index.php?page=king-leopold>

Extraits :

Le roi est à mille lieues du monde ordinaire. Et du haut de sa grandeur, que voit-il ? Des multitudes d'êtres humains dociles courber le dos et se soumettre au joug, aux exactions d'une douzaine d'autres êtres humains qui ne sont ni supérieurs ni meilleurs qu'eux-mêmes, qui sont, en somme, pétris dans la même ar-gile... La race humaine !

« Si les squelettes des dix millions de noirs massacrés ou morts de faim pouvaient se relever et marcher en file indienne, il leur faudrait sept mois et quatre jours avant que tous ne passent à un endroit donné ! »

Joseph Conrad, 1899

Joseph Conrad, *Au cœur des ténèbres* (1899)

En français, éd. Flammarion, 1993, 214 p.

Au cœur des ténèbres est une longue nouvelle de Joseph Conrad, parue en feuilleton dans le *Blackwood's Magazine* en 1899, puis au sein d'un recueil de trois récits, *Youth : A Narrative, and Two Other Stories* (*Jeunesse*), en 1902.

Au cœur des ténèbres relate le voyage de Charles Marlow, un jeune officier de marine marchande britannique, qui remonte le cours d'un fleuve au cœur de l'Afrique noire. Embauché par une compagnie belge, il doit rétablir des liens commerciaux avec le directeur d'un comptoir au cœur de la jungle, Kurtz, très efficace collecteur d'ivoire, mais dont on est sans nouvelles. Le périple se présente comme un lent éloignement de la civilisation et de l'humanité vers les aspects les plus sauvages et les plus primitifs de l'homme, à travers à la fois l'enfoncement dans une nature impénétrable et potentiellement menaçante, et la découverte progressive de la fascinante et très sombre personnalité de Kurtz.

Inspirée par le récit In Darkest Africa[réf. nécessaire] de Stanley relatant l'expédition pour retrouver l'aventurier Oscar Schnitzer, dont Conrad avait eu connaissance au Congo, l'intrigue générale du texte présente certains points communs avec celle de la nouvelle intitulée L'Homme qui voulut être roi[réf. nécessaire] de Rudyard Kipling, texte paru en 18882.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Au_c%C5%93ur_des_t%C3%A9n%C3%A8bres

Joseph Conrad, fossoyeur du mythe colonial

Le propos n'est pas de prendre parti contre l'exploitation mais de dénoncer globalement le colonialisme même si aujourd'hui cette longue nouvelle est plutôt lue pour son aspect esthétique

De manière inattendue peut-être, c'est l'État indépendant du Congo, ainsi qu'on appelait cette colonie avant 1908, qui sert de toile de fond au plus lucide brûlot anti-impérialiste de la littérature anglophone, un court roman de Joseph Conrad intitulé Au Cœur des ténèbres (1899) [1]. Ce texte, qu'on étudie aujourd'hui pour des raisons esthétiques comme l'un des premiers grands classiques de la littérature européenne du XXe siècle, continue par ailleurs de stimuler l'imagination post-coloniale contemporaine, et ce pour des raisons tout autant politiques, ainsi qu'en atteste la longue liste d'hommages, de liens intertextuels, et de ré-écritures en tous genres émaillant la bibliographie d'auteurs tels que le Trinidadien V.S. Naipaul (Un Méandre dans la rivière, 1979), l'Australien Patrick White (Une Frange de feuilles, 1979), ou encore Derek Walcott, le poète de Sainte-Lucie – pour n'évoquer que des Prix Nobel relativement récents. Dans un autre registre, celui de la transposition à la Guerre du Vietnam et au mode cinématographique, ce même texte de Conrad devait inspirer Apocalypse Now, le célèbre film de Francis Ford Coppola.

Tout le texte de Michel Delrez (ULG) qui suit constitue une longue étude du roman de Conrad et de l'ensemble de son oeuvre et de sa personnalité.

<http://politique.eu.org/spip.php?article1132>

Du site de l'éditeur

C'est une lente et funèbre progression qui mène le capitaine Marlow et son vieux rafiot rouillé, par les bras d'un tortueux fleuve-serpent, jusqu'au "coeur des ténèbres". Kurtz l'y attend, comme une jeune fille endormie dans son château de broussailles. Ou comme Klamm, autre K., autre maître du château tout aussi ensorcelé de Kafka. Éminemment moderne, le récit de Conrad, écrit en 1902, suscitera toutes les interprétations : violent réquisitoire contre le colonialisme, féconde représentation d'une libido tourmentée, rêverie métaphysique sur l'homme et la nature, chacun de puiser selon son désir dans ce texte d'une richesse et d'une portée sans limites. Car au bout du voyage, les ténèbres l'emportent. L'illusion domine un monde où pulsions de mort, masques et travestissements ont stérilisé l'amour. Mais pas le rêve qui, par la magie de cette écriture inflexible, se lève et déploie ses splendeurs comme une brume aux échos incertains.

Quatrième de couverture

C'était devenu une région de ténèbres. Mais il y avait tout particulièrement en son cœur une rivière, une grande rivière puissante, que l'on pouvait suivre sur la carte, semblable à un immense serpent déroulé, avec sa tête dans la mer, son corps au repos s'incurvant indéfiniment sur une vaste contrée, sa queue se perdant dans les profondeurs du pays. Et tandis que je la contemplais sur une carte à la devanture d'un magasin, elle me fascina, comme un serpent fascine un oiseau. Je me souvins alors qu'il y avait un gros comptoir, une compagnie commerciale, sur cette rivière. Que diable ! pensai-je, ils ne peuvent faire du commerce sans utiliser des bateaux d'un genre quelconque sur toute cette eau douce des bateaux à vapeur ! Pourquoi ne pas essayer de m'en faire confier un ? Je continuai mon chemin dans Fleet Street, mais je ne pus me débarrasser de cette idée. Le serpent m'avait envoûté

<http://politique.eu.org/spip.php?article1132>

Marie Darrieusecq, 2013

Marie Darrieusecq, *Il faut beaucoup aimer les hommes*, P.O.L., 2013, 311 pages, 18 €

Pourquoi citer ici le tout récent prix Médicis (2013)? Parce que très clairement, l'auteure s'inspire de Joseph Conrad pour un de ses principaux personnages : son Kouhouesso est un acteur hollywoodien d'origine africaine qui finit par réaliser son rêve, mettre sur pellicule *Au cœur des ténèbres* de Joseph Conrad. »

Emprunté à Duras, ce beau titre, privé de sa finale (les aimer beaucoup pour les aimer. Sans cela, ce n'est pas possible), donne le ton à ce roman, récit de l'amour (la passion ?) partagé (?) entre Solange (difficile de faire plus français...), actrice trentenaire partie réussir à Hollywood et Kouhouesso, second rôle, beau mâle camerounais (anglophone), expatrié lui aussi, qui gravitent l'un et l'autre autour d'un petit noyau de stars, avant que le tournage d'un film tiré d'un roman de Conrad et monté par Kouhouesso, transporte tout ce monde, pour de bon, en Afrique. On a là, résumés à gros traits, tous les ingrédients d'un roman intelligent, à la trame et à l'écriture très pensées, qui traite de l'amour entre deux êtres, elle blanche, lui, noir, en faisant jouer volontairement réalité et fiction, celle du film qui se construit et du roman qui s'écrit, avec son générique, sa fin et son bonus. Une approche trop cérébrale, le style de Darrieusecq, un style étudié à la Duras (on ne compte plus les elle... elle... elle) empêchent longtemps le lecteur d'accrocher à ce récit, d'y mordre, de croire à cette passion de femme, pourtant admirablement décrite, mais la finale (qu'on ne dévoilera pas), superbe, très forte, éclaire et justifie brusquement tout, ce style, cette écriture, donne sa cohérence à tout ce roman, formidablement pudique, et qui pourtant vous arrache des larmes. L'un des plus beaux romans de cette rentrée littéraire.

Dominique Cupillard, Revue *Etudes*

Belle présentation :

<http://www.lorientlejour.com/article/835841/au-coeur-des-tenebres-pour-un-rai-de-lumiere-avec-marie-darrieusecq.html>

VII. Quand la fiction s'empare de l'histoire : le roman historique

M.-S. Godfroid pose lui-même la question en postface de son roman : "La fiction a-t-elle le droit de s'emparer de l'histoire, au risque de lui faire un enfant dans le dos". Question à laquelle il répond sans hésiter : "qu'elle le laisse assez froid" (p. 525-526). Mais encore? ERn effet, la question est fort débattue depuis quelques années. Pour conclure qu'il s'agit d'un genre foisonnant et hétéroclite!

Une première approche

Un roman historique est un roman qui prend pour toile de fond un épisode (parfois majeur) de l'Histoire, auquel il mêle généralement des événements -des personnages- réels et fictifs. Le roman historique est apparu à la fin du XVII^e siècle avec comme principaux auteurs Madame de La Fayette et César Vichard de Saint-Réal. Le roman historique s'efforce d'apparaître vraisemblable en regard de la vérité historique et l'auteur s'appuie généralement sur une importante documentation.

La première étude abordant le genre est, en 1898, *Le Roman historique à l'époque romantique* de Louis Maigron, qui souligne l'apport décisif des romans historiques de Walter Scott dans l'élaboration du roman moderne. En 1937 paraît le célèbre essai de sociologie littéraire de Georg Lukács : *Le Roman historique*.

Voir la suite et en finale, un large panorama de romans relevant de ce genre.

http://fr.wikipedia.org/wiki/Roman_historique#Au_XXIe.C2.A0si.C3.A8cle

Le roman historique

Le roman a toujours puisé dans l'histoire de quoi nourrir ses fictions et leur donner les prestiges du vraisemblable. Mais, en tant que genre spécifiquement déterminé, le roman historique a pris son essor - comme la plupart des formes romanesques - au XIX^e siècle, alors que la bourgeoisie prend le pouvoir. C'est au XVIII^e siècle que l'histoire commence à être traitée comme une science. La compréhension de l'histoire devient alors un moyen politique d'agir sur les réalités présentes, et, avec la Révolution, les hommes prennent conscience d'être les agents de l'histoire.

Ce que le roman historique va mettre en scène, ce sont les rapports de tel ou tel individu à une histoire où la mobilité sociale, les antagonismes de classes, de peuples, de religions créent, en abaissant ou en éliminant les uns, en portant au pouvoir les autres, des situations admirablement dramatiques. Le créateur du genre en tant que tel est Walter Scott, qui connut un énorme succès au début de l'époque romantique. Combinant une composition par tableaux avec des passages narratifs rapides, il met en scène le plus souvent des épisodes marquants de l'histoire du peuple écossais, se servant, comme héros narrateurs, de personnages témoins, point trop engagés et qui puissent, socialement parlant, servir de traits d'union entre les grands et les petits.

Au cours du XIX^e siècle, presque tous les romanciers s'essayent au roman historique, sous des formes très diverses (cf. Balzac, *Les Chouans* ; Vigny, *Cinq-Mars* ; Mérimée, *Chronique du règne de Charles IX* ; Stendhal, *Chroniques italiennes* ; Hugo, *Notre-Dame de Paris*, *L'Homme qui rit*, *Quatrevingt-Treize* ; Flaubert, *Salammbô* et, en un sens, *L'Éducation sentimentale* ; Gautier, *Le Roman de la momie* ; Zola, *La Conquête de Plassans*, *La Débâcle* ; Anatole France, *Les dieux ont soif*). Hors du domaine français, on ne citera que *Guerre et Paix*, qui est, à bien des égards, le modèle du genre.

La conception de l'histoire et le but assigné au roman historique sont évidemment très divers selon les auteurs. Le Hugo de *L'Homme qui rit* ou de *Quatrevingt-Treize* trouve dans le roman historique un lieu où faire s'interpénétrer faits, idéologies, symboles et mythes, et le cadre fictionnel lui paraît le plus adéquat pour faire jaillir la signification du phénomène révolutionnaire. Mais Vigny, dans *Cinq-Mars*, utilise l'histoire dans un sens tout autre : au moment où l'aristocratie française se voit déchu de ses pouvoirs, il marque sa nostalgie des valeurs féodales. D'autres encore, comme Dumas père ou Paul Féval, recherchent dans le récit à fond historique des données pittoresques et les possibilités d'évasion. Parallèlement, les grands historiens romantiques comme Michelet se servent, pour dire l'histoire, des procédés de dramatisation empruntés à la technique romanesque.

C'est au XIX^e siècle, moment où les exigences d'analyse réaliste et les constructions utopiques ou mythifiantes coexistent et se fécondent les unes les autres, que le roman historique connaît son âge d'or. Les sciences sociales restent encore embryonnaires, et le roman, où les représentations idéologiques sont mises en scène et en images, est une voie d'accès à l'analyse historico-sociologique. Enfin, il s'agit d'un moment où l'on peut encore croire au pouvoir de l'individu sur l'histoire : ainsi le roman historique introduit des personnages représentatifs susceptibles d'incarner à la fois l'esprit d'une époque, d'une caste, d'une classe, d'un pays et qui ont, d'une façon ou d'une autre, du pouvoir sur le cours des choses.

Lorsque la lutte des classes en France s'intensifie, le roman historique change de statut. L'optimisme progressiste et l'idéalisme populiste vacillent. Quand Flaubert écrit *Salammbô* (1862), il est un des premiers romanciers à opposer des classes en tant que masses et que forces antagonistes. Le roman historique décrivant la rencontre d'individus symboliques et privilégiés avec l'histoire perd du terrain. Ceux qui s'y réfèrent développent des visions plus pessimistes (le peuple perd son aura ; la violence apparaît plus nettement). En outre, le scientisme ambiant ne favorise guère le roman historique. On ressent les contradictions inhérentes au genre : s'il cède trop à l'imaginaire, il n'est plus crédible ; s'il est centré sur l'explication des faits, il n'est plus roman. Enfin, on devient trop conscient de ce qu'a d'arbitraire une représentation des faits historiques fondée sur l'antagonisme d'individualités.

Au XX^e siècle, les surrogats du roman historique poussent dans des directions très divergentes : soit ils narrent l'aventure d'individus isolés et écrasés par les convulsions de l'histoire (ainsi les romans inspirés par les guerres mondiales) ; soit ils offrent une méditation distanciée sur le cours même de l'histoire (M. Yourcenar, *Mémoires d'Hadrien* ; Aragon, *La Semaine sainte*) ; soit ils font éclater la notion de personnage et toute vision unidimensionnelle de l'histoire (tels les romans de Dos Passos) ; soit, encore, ils utilisent, à l'instar de *La Roue rouge* (1983-1993) de Soljenitsyne, une écriture « polyphonique ». Le roman historique postmoderne remet en question notre attitude face à l'histoire en tant que série d'événements objectivement décelables. Il le fait par la critique des sources, la prise en compte du paramètre de la contingence, etc. Par ailleurs, l'histoire en tant que récit où évoluent des personnages fictifs ou non devient, elle aussi, objet d'interrogations et cela par le biais de l'ironie, du collage, de la multiplication des points de vue, etc.

Encyclopédie Universalis, 2006

Alliance de deux contraires

Le roman historique allie deux contraires, fiction et histoire. La narration (sélection et argumentation) s'oppose à la relation de faits, au modèle scientifique d'interprétation. De même, le non-engagement de l'auteur (il n'est pas tenu de dire la vérité) contredit la responsabilité de l'historien face aux faits : l'écrivain, le « faire-être » doit s'allier au scientifique, au « faire-savoir ». Le récit historique compose avec la chronologie du monde, la création littéraire avec la recherche documentaire, les personnages inventés avec les personnages historiques. On entre alors dans un univers où les érudits dénoncent la vulgarisation de l'histoire, où le monde réel (concret) devient un monde possible, et où la vérité devient vraisemblance.

Les auteurs disposent de deux procédés pour romancer l'histoire : privilégier des moments de l'histoire, sélectionner des épisodes dramatiques et les exploiter ; ou utiliser l'histoire comme toile de fond et en avant-plan des personnages fictifs. Mais chacun d'eux répond à des caractéristiques spécifiques : une intrigue hybride (amour, aventure, événements historiques) où préexiste une quête (situation initiale, adjuvants, adversaires, situation finale) avec trois personnages principaux typiques et antithétiques (héros, jeune fille, rival). C'est souvent un roman d'aventure déguisé où amour et aventure permettent de faire passer une histoire sérieuse, d'instruire. On utilise une narration extradiégétique (omnisciente), un récit enchâssé où s'insinuent les interventions directes de l'auteur pour défendre une thèse.

Apprécié du grand public dont la curiosité pour le passé n'est pas négligeable, le roman historique s'efforce de concilier l'histoire et la fiction. Tentative délicate que de ressusciter par l'imagination une chair vivante autour du squelette que constituent les documents écrits ou archéologiques, seuls témoins authentiques du passé.

« On nous promet le Monastère, un nouveau roman de Walter Scott, tant mieux, qu'il se hâte ! » écrivait Victor Hugo en 1820. Cet enthousiasme pour l'œuvre de l'écrivain écossais, les contemporains du poète français l'éprouvaient aussi. Au lendemain de la révolution de 1789, le besoin se fait sentir de relier les temps nouveaux aux siècles écoulés. Mais la sensibilité de l'époque, imprégnée de romantisme, ne se contentait plus de la plate description des faits historiques. Elle voulait de la couleur locale, du pittoresque, du mouvement, toutes choses que Scott va lui apporter dans ses romans historiques, publiés avec succès après 1814, tels la Fiancée de Lamermoor, Ivanhoé, Quentin Durward. Il y ressuscitait avec éclat le passé et, fait nouveau, il mettait en scène non plus uniquement des princes, mais des hommes ordinaires dont il montrait le rôle tenu jusque là pour négligeable, dans le déroulement des événements historiques.

En France, Balzac retint la leçon. Dans les Chouans, il peignit non seulement le soulèvement d'une région contre le pouvoir central, mais aussi, à travers des personnages typiques (paysans bretons, chef aristocratique, soldat républicain) les luttes sociales pendant la révolution.

Le romancier russe Tolstoï s'inscrit dans la même lignée d'écrivains. Dans Guerre et Paix, fresque monumentale de la grande guerre nationale contre Napoléon 1er, le héros n'est autre que l'armée russe et, avec elle, le peuple tout entier, vainqueurs du mythe napoléonien.

D'autres romanciers s'attacheront pour leur part à remettre en lumière le rôle des grands hommes : Alfred de Vigny (Cinq Mars), Anatole France (Les Dieux ont soif), Conrad Ferdinand Meyer (La Page de Gustave Adolphe). Mais ce faisant, ils se heurtent à un problème majeur : rendre vraisemblable la coexistence, au sein d'une même action, des personnages historiques et des personnages fictifs.

Si la fiction l'emporte, l'histoire ne servant que de décor chatoyant à une aventure privée, le lecteur sera satisfait mais non l'historien. Celui-ci se plaindra de ne rencontrer dans les personnages mis en scène que des contemporains déguisés, comme dans certains films historiques, le Cléopâtre de Mankiewicz par exemple.

Si, au contraire, l'auteur met l'accent, aux dépens de son intrigue, sur l'analyse des événements historiques, c'est le lecteur profane qui se plaindra de l'aridité des développements.

Un roman historique réussi sera donc celui où l'auteur aura su reconstitué avec vérité un moment du passé en y introduisant des héros imaginaires, mais assez marqués par les façons de vivre de l'époque pour paraître vraisemblables. C'est ce qu'a tenté de faire Zoé Oldenbourg dans ses romans dont la trame se situe au Moyen-Age (Argile et cendres, 1946). Une autre femme, la romancière belge Marguerite Yourcenar, a reconstruit avec un très grand talent la psychologie d'un homme du passé, l'empereur romain Hadrien (Les Mémoires d'Hadrien). C'est également un personnage historique, Napoléon, que fait revivre l'Anglais Anthony Burgess dans La Symphonie de Napoléon, évocation lyrique et parfois fantaisiste de la fulgurante carrière de l'empereur.

Karine Artigaud, Maîtrise, Université de Limoges

http://www.flish.unilim.fr/ditl/Fahey/ROMANHISTORIQUEHistoricalnovelHistoricalfiction_n.html

Le passé recomposé

Siècle du roman, le XIXe siècle est aussi le siècle de l'histoire. La discipline historique se constitue à cette époque en se dégageant de la littérature, tandis que le roman, en plein essor, prétend faire concurrence aux sciences humaines dans l'explication des faits sociaux. A la croisée des chemins, le roman historique, genre inédit jusqu'alors, témoigne de cette double poussée. De Walter Scott, inventeur de la formule, jusqu'à Anatole France, il séduit l'Europe littéraire. Après une éclipse, il connaît un regain de succès au XXe siècle, qui voit paraître, entre autres, les Mémoires d'Hadrien.

L'étude de ce passionnant sujet permet de saisir sur le vif, après Ricoeur et les analyses décisives de *Temps et Récit*, ce qui distingue le récit historique et la narration romanesque.

Avec Ricoeur est posé le problème central de la théorie du récit. L'histoire est une entreprise de vérité, le roman vise la vraisemblance. L'un cherche à « faire du vrai », l'autre à « faire vrai ». Mélange des deux, le roman historique propose un dosage d'effectif et de fictif.

Dans le même ordre d'idées, quand on examine la question de « la Représentation romanesque de l'histoire », le roman historique permet de souligner tout à la fois les caractéristiques et les limites non seulement de la fiction mais aussi de l'historiographie. D'un côté, le roman historique « réveille » l'histoire. Il communique au passé « la contingence et l'urgence d'un maintenant ». Il substitue à la vision surplombante et au monologue de l'historien un récit périscopique et polyphonique. Il prête autant attention aux détails et acteurs secondaires qu'aux « grands personnages » de l'histoire. D'un autre côté, il lui arrive de céder à la facilité, au clinquant d'une histoire de pacotille. C'est la fameuse « couleur locale », que Mérimée tourne en dérision, et à laquelle Lukács, dans *Le Roman historique* va opposer le concept de « typique ».

En outre, le roman historique, dont la voix narrative est partagée entre un auteur-historien et un scripteur, solidaire de la fiction, est le siège d'une certaine ambiguïté, ce que Claudie Bernard appelle « l'équivoque narrative ». Les Chroniques italiennes de Stendhal, entre fictionnel et factuel, sérieux et cocasse, sont un exemple de cette hésitation. En fait le roman historique fait de l'histoire, mais par la bande et en restant du côté du roman.

En fin de compte le roman historique reste du côté du roman, parce que sa négociation avec la mort et son mode de résurrection des morts (du passé) va à l'inverse de ce que fait l'histoire. Le roman historique « démonumentalise » un passé que l'histoire « monumentalise ». Il nous fournit une « para-mémoire » et des souvenirs factices, et organise en prime sa propre « démonumentalisation ». La fable du Capitaine Fracasse, le traitement de l'histoire ou de l'événement historique dans *Les Misérables*, dans *La Chartreuse de Parme* (Claudie Bernard compare les récits de la bataille de Waterloo par Stendhal et par Victor Hugo), dans *Notre-Dame de Paris* ou dans *Bouvard et Pécuchet* ont tous pour fonction de tracer les frontières entre fiction romanesque et historiographie et de détacher le roman historique du discours historique.

Extraits d'une recension par Nelly Wolf de l'ouvrage de :

Claudie Bernard, *Le Passé recomposé. Le roman historique français du XIXe siècle*, Hachette Supérieur, 1996, 317 p.

http://www.persee.fr/web/revues/home/prescript/article/roman_0048-8593_1997_num_27_98_4305

Longue (et savante) étude à partir du roman espagnol mais élargissant la perspective : "Roman historique et Histoire dans le roman. Quelques modalités d'intégration de l'histoire récente dans le roman espagnol de la fin du millénaire"

<http://narratologie.revues.org/767#tocto1n1>

